

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la Librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les libraires de la France et de l'étranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



A ces mots elle redoubla ses pleurs. (Page 379, col. 1.)

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Les aventures du prince Calaf (*suite*); L'envieux. — VARIÉTÉS : Les six pièces d'or; Le chien d'Aubri de Montdidier; Morale de l'enfance (*suite*); Le boulevard de Sébastopol.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.**LES AVENTURES DU PRINCE CALAF.**

Les mandarins et les docteurs exprimèrent alors leur assentiment, et le colao prit la parole :

« Seigneur, dit-il au roi, la princesse a promis sa main à celui qui répondrait juste à ses questions; un prince vient d'y répondre d'une manière qui a contenté tout le divan; il faut qu'elle tienne sa promesse. »

Tourandocte, pendant ce temps-là, gardait le silence;

elle avait la tête baissée, et paraissait ensevelie dans une profonde affliction. Calaf s'en étant aperçu, se prosterna devant Altoun-Kan et lui dit :

« Grand roi, dont la justice et la bonté rendent florissant le grand empire de la Chine, je demande une grâce à Votre Majesté ; je vois bien que la princesse est au désespoir que j'aie eu le bonheur de répondre à ses questions ; malgré la parole donnée, elle refuse de m'accepter pour époux. Je veux bien renoncer aux droits que j'ai sur elle, à une condition, c'est qu'à son tour elle répondra juste à la question que je vais lui proposer. »

Toute l'assemblée fut assez surprise de ce discours.

« Ce jeune prince est bien imprudent, se disaient-ils tout bas les uns aux autres, de se mettre au hasard de perdre ce qu'il vient d'acquérir au péril de sa vie. Croit-il faire une question qui embarrasse Tourandocte ? Il faut qu'il ait perdu l'esprit. »

Altoun-Kan était aussi étonné de ce que Calaf osait lui demander.

« Prince, lui dit-il, avez-vous bien fait attention aux paroles qui viennent de vous échapper ?

— Oui, seigneur, répondit Calaf, et je vous conjure de m'accorder cette grâce.

— Je le veux bien, répliqua le roi ; mais quelque chose qu'il en puisse arriver, je déclare que je ne suis plus lié par le serment que j'ai fait, et que désormais je ne ferai plus mourir aucun prince.

— Illustre princesse, reprit le fils de Timurtasch en s'adressant à Tourandocte, vous avez entendu ce que j'ai dit. Quoique, au jugement de cette savante assemblée, votre main me soit due, je veux bien renoncer à un bien si précieux, pourvu que vous répondiez précisément à la question que je vais vous faire ; mais, de votre côté, jurez que, si vous n'y répondez pas juste, vous consentirez de bonne grâce à mon bonheur.

— Oui, prince, dit Tourandocte, j'accepte la condition ; j'en jure par ce qu'il y a de plus sacré, et je prends cette assemblée à témoin de mon serment. »

Tout le divan était dans l'attente de la question que Calaf allait faire.

« Illustre princesse, dit Calaf, comment se nomme le prince qui, après avoir souffert mille fatigues et mendié son pain, se trouve en ce moment comblé de gloire et de joie ? »

La princesse demeura quelque temps à rêver ; ensuite elle dit :

« Il m'est impossible de répondre à cela présentement, mais je vous promets que demain je vous dirai le nom de ce prince. »

— Madame, s'écria Calaf, je n'ai point demandé de délai, et il n'est pas juste de vous en accorder ; cependant, je veux vous donner encore cette satisfaction ; j'espère qu'après cela vous serez trop contente de moi pour faire difficulté de m'épouser.

— Il faudra bien qu'elle s'y résolve, dit alors Altoun-Kan, si elle ne répond pas à la question proposée. Qu'elle ne prétende pas se soustraire à cette nécessité en se laissant tomber malade ou en feignant de l'être ; je la laisserais plutôt mourir que de manquer de foi à ce jeune prince. »

En achevant ces paroles, il se leva de son trône et congédia l'assemblée ; puis il rentra dans le palais intérieur avec la princesse, qui de là se retira immédiatement dans le sien.

Dès que le roi fut sorti du divan, tous les docteurs et les mandarins firent compliment à Calaf sur son esprit.

« J'admire, lui disait l'un, votre conception promptement et facile. »

— Non, lui disait l'autre, il n'y a point de licencié ni de docteur plus pénétrant que vous. Tous les princes qui se sont présentés jusqu'ici n'avaient pas, à beaucoup près, votre mérite, et nous avons une extrême joie que vous ayez réussi dans votre entreprise. »

Le prince des Nogais n'avait pas peu d'occupation à remercier tous ceux qui s'empresaient à le féliciter. Enfin, les six mandarins qui l'avaient amené au conseil le ramenèrent à son appartement, pendant que les autres, avec les docteurs, s'en allèrent, non sans inquiétude sur la réponse que ferait à sa question la fille d'Altoun-Kan.

X

La princesse Tourandocte avait regagné son palais suivie de deux femmes esclaves qui étaient dans sa confiance. Dès qu'elle fut dans son appartement, elle ôta son voile et se jeta sur un sofa. Elle donna un libre cours aux transports qui l'agitaient ; on voyait la honte et la douleur peintes sur son visage ; ses yeux, déjà baignés de pleurs, répandirent de nouvelles larmes : elle arracha les fleurs qui paraient sa tête et mit ses beaux cheveux en désordre.

Ses deux esclaves favorites voulaient la consoler, mais elle leur dit :

« Laissez-moi l'une et l'autre, cessez de prendre des soins superflus ; je n'écoute rien que mon désespoir : je veux pleurer et m'affliger. Ah ! quelle sera demain ma confusion, lorsqu'il faudra qu'en plein conseil, devant les plus grands docteurs de la Chine, j'avoue que je ne puis répondre à la question proposée ! »

« Est-ce là, diront-ils, cette spirituelle princesse qui se pique de savoir tout, et à qui l'énigme la plus difficile ne coûte rien à deviner ? »

« Hélas ! poursuivit-elle, ils s'intéressent tous pour ce jeune insolent ; je les ai vus pâles, effrayés quand il a paru embarrassé, et je les ai vus pleins de joie lorsqu'il a pénétré le sens de mes questions ; j'aurai la mortification cruelle de les voir jouir encore de ma peine, quand je m'avouerai vaincue. Quel supplice pour moi d'être réduite à faire un tel aveu ! »

— Ma princesse, lui dit une des esclaves, au lieu de vous chagriner par avance, au lieu de vous représenter la honte que vous devez éprouver demain, ne feriez-vous pas mieux de songer à la prévenir ? Ce que ce jeune homme vous a proposé est-il si difficile que vous n'y puissiez répondre ? Avec le génie et la pénétration que vous avez, n'en sauriez-vous venir à bout ?

— Non, dit Tourandocte, c'est une chose impossible. Il me demande comment se nomme le prince qui, après avoir souffert mille fatigues et mendié son pain, est en ce moment comblé de joie et de gloire ? Je conçois bien qu'il est lui-même ce prince ; mais, ne le connaissant point, je ne puis dire son nom.

— Cependant, madame, reprit la même esclave, vous avez promis de nommer demain ce prince au divan ; lorsque vous avez fait cette promesse, vous espériez sans doute que vous la tiendriez ?

— Je n'espérais rien, répartit la princesse, et je n'ai demandé du temps que pour me laisser mourir de chagrin avant que d'être obligée d'avouer ma honte.

— La résolution est violente, dit alors l'autre esclave favorite. Je sais bien, madame, qu'aucun homme n'est digne de vous; mais il faut convenir que celui-ci a un mérite singulier; son extérieur noble et modeste et son esprit doivent vous parler en sa faveur.

— Je lui rends justice, interrompit la princesse; s'il est quelque prince au monde qui mérite que je le regarde d'un œil favorable, c'est celui-là. Et même, je l'avoue, avant que de l'interroger, je l'ai plaint. Mais les réponses justes qu'il m'a faites m'ont irritée contre lui; tous les applaudissements que les docteurs lui ont donnés m'ont tellement mortifiée, que je n'ai plus senti et ne sens plus encore que des mouvements de haine. O malheureuse Tourandocte! meurs promptement de regret et de dépit d'avoir trouvé un jeune homme qui a pu te couvrir de confusion, et qui va devenir ton époux malgré toi!

A ces mots elle redoubla ses pleurs, et, dans la violence de ses transports, elle n'épargna ni ses cheveux, ni ses habits; elle porta même la main sur ses belles joues pour les déchirer, si ses esclaves, qui veillaient sur sa fureur, ne l'en eussent empêchée; mais elles avaient beau s'empresse à la secourir, elles ne pouvaient calmer son agitation.

XI

Pendant qu'elle était dans cet état affreux, le prince des Nogaïs, charmé du résultat de l'épreuve, nageait dans la joie et se livrait à l'espérance.

Le roi, étant revenu de la salle du conseil dans son appartement, l'envoya chercher pour l'entretenir en particulier. Le prince accourut aussitôt aux ordres du monarque, qui lui dit, après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse :

« Ah! mon fils, viens m'ôter de l'inquiétude où je suis; je crains que ma fille ne réponde à la question que tu lui as proposée; pourquoi t'es-tu mis en danger de perdre le prix que tu avais mérité?

— Seigneur, répondit Calaf, que Votre Majesté n'appréhende rien; il est impossible que la princesse me dise comment s'appelle le prince dont je lui ai demandé le nom, puisque je suis ce prince, et que personne ne me connaît dans votre cour.

— Ce discours me rassure, s'écria le roi avec transport; j'étais alarmé, je te l'avoue. Tourandocte est fort pénétrante; la subtilité de son esprit me faisait trembler pour toi; mais, grâce au ciel, tu me rends tranquille : quelque facilité qu'elle ait à percer le sens des énigmes, elle ne peut en effet deviner ton nom; je ne t'accuse plus d'être un téméraire, et je m'aperçois que ce qui m'avait paru un acte d'imprudance est un tour ingénieux dont tu t'es servi pour ôter tout prétexte à ma fille de se refuser à tes vœux. »

Altoun-Kan, après avoir ri avec Calaf de la question adressée par lui à la princesse, se disposa à prendre avec lui le divertissement de la chasse. Il ordonna aux mandarins de se tenir prêts à l'accompagner, et fit donner des habits de chasse au jeune prince; ils mangèrent quelques morceaux à la hâte, ensuite ils sortirent du palais. Les mandarins, dans des chaises à porteurs d'ivoire enrichies d'or et découvertes, étaient à la tête; chacun avait six hommes qui le portaient, deux qui marchaient devant lui avec des fouets de corde, et deux autres qui le suivaient avec des tables d'argent sur lesquelles étaient écrites en gros caractères toutes

ses qualités. Le roi et Calaf, dans une litière de bois de sandal rouge, portée par vingt officiers militaires, aussi découverte, et sur laquelle la première lettre du nom du monarque et plusieurs figures d'animaux étaient peintes en traits d'argent, paraissaient après les mandarins; deux généraux des armées d'Altoun-Kan tenaient à côté de la litière chacun un large éventail pour les préserver de la chaleur, et trois mille soldats formaient le cortège.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu où les officiers de la vénerie attendaient le roi avec des oiseaux de proie, on commença la chasse aux cailles, qui dura jusqu'au coucher du soleil. Alors le prince et les personnes de sa suite s'en retournèrent au palais dans le même ordre qu'ils en étaient sortis. Ils trouvèrent dans une cour, sous plusieurs tentes de taffetas de diverses couleurs, une infinité de petites tables dressées, bien vernissées, et couvertes de toutes sortes de viandes coupées. Calaf et les mandarins s'assirent, à l'exemple du roi, chacun à une petite table séparée, auprès de laquelle il y en avait une autre qui servait de buffet. Le repas achevé, Altoun-Kan emmena le prince des Nogaïs dans une grande salle fort éclairée et remplie de sièges rangés comme pour voir quelque spectacle, et ils furent suivis de tous les mandarins. Le roi régla les rangs et fit asseoir Calaf auprès de lui sur un grand trône d'ébène orné de filigranes d'or.

Aussitôt que tout le monde eut pris place, on vit entrer des chanteurs et des joueurs d'instruments, qui, s'accordant ensemble, commencèrent un concert fort agréable. Altoun-Kan en était charmé. Entêté de la musique chinoise, il demandait de temps en temps au fils de Timurtasch ce qu'il en pensait, et ce jeune prince, par complaisance, la mettait au-dessus de toutes les musiques du monde.

Le concert fini, les musiciens se retirèrent pour faire place à un éléphant artificiel, qui, s'étant avancé par ressorts au milieu de la salle, vomit six baladins qui commencèrent à faire des sauts périlleux. Ils étaient presque nus; ils avaient seulement des escarpins, des caleçons de toile des Indes et des bonnets de brocart. Après qu'ils eurent fait voir leur souplesse et leur agilité par mille tours surprenants, ils rentrèrent dans l'éléphant, qui sortit comme il était entré.

Ensuite vinrent des comédiens qui représentèrent sur-le-champ une pièce dont le roi leur prescrivit le sujet.

Quand tous ces divertissements furent finis, la nuit se trouvant fort avancée, Altoun-Kan et Calaf se levèrent pour aller reposer dans leurs appartements, et tous les mandarins se retirèrent.

XII

Le jeune prince des Nogaïs, conduit par des esclaves qui portaient des bougies dans des flambeaux d'or, se préparait à goûter la douceur du sommeil, autant que l'impatience de retourner au divan pouvait le lui permettre, lorsqu'en entrant dans son appartement il y trouva une jeune dame revêtue d'une robe de brocart rouge à fleurs d'argent, fort ample, et ayant par-dessus une autre plus étroite de satin blanc toute brodée d'or et parsemée de rubis et d'émeraudes. Elle avait un bonnet d'un simple taffetas de couleur de rose garni de perles et relevé d'une broderie fort légère, qui ne lui couvrait que le haut de la tête, et laissait voir de très-

beaux cheveux bien bouclés et mêlés de quelques fleurs artificielles.

Le fils de Timurtasch fut extrêmement surpris de cette rencontre. Aussitôt que la dame aperçut Calaf, elle se leva de dessus un sofa où elle était assise, et sur lequel elle avait mis son voile; et, après avoir fait une inclination de tête assez profonde :

« Prince, dit-elle, je ne doute pas que vous ne soyez fort étonné de trouver ici une femme, car vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il est défendu, sous de très-rigoureuses peines, aux hommes et aux femmes qui habitent ce palais d'avoir ensemble la moindre communication. Mais l'importance des choses que j'ai à vous dire m'a fait mépriser tous les périls; j'ai eu l'adresse et le bonheur de lever tous les obstacles qui s'opposaient à mon dessein; j'ai gagné les esclaves qui vous servent; enfin, je me suis introduite dans votre appartement. Il ne me reste plus qu'à vous dire ce qui m'amène, et c'est ce que vous allez entendre. »

Ce début intéressa Calaf; il ne douta point que la dame, puisqu'elle avait fait une démarche si périlleuse, n'eût à lui dire des choses dignes de son attention. Il

la pria de se remettre sur le sofa; ils s'y assirent tous deux; ensuite la dame reprit la parole en ces termes :

« Seigneur, je crois devoir commencer par vous apprendre que je suis née princesse; je suis fille d'un kan

tributaire d'Altoun-Kan. Mon père, il y a quelques années, fut assez hardi pour refuser de payer le tribut ordinaire; et, se fiant un peu trop à son expérience dans l'art militaire ainsi qu'à la valeur de ses soldats, il se mit en état de se défendre si on venait l'attaquer : cela ne manqua pas d'arriver. Le roi de la Chine, irrité de son audace, envoya contre lui le plus habile de ses généraux avec une puissante armée. Mon père, quoique moins fort, alla au-devant de lui. Après un sanglant combat qui se donna sur le bord d'un fleuve, le général chinois demeura victorieux. Mon père, percé de mille coups, mourut pendant l'action; mais, en mourant, il ordonna qu'on jetât dans le fleuve sa femme et ses en-

fants, pour les préserver de l'esclavage. Ceux qu'il chargea de cet ordre l'exécutèrent; ils me précipitèrent dans l'eau avec ma mère et deux frères encore très-jeunes. Le général chinois arriva dans ce moment à l'endroit du fleuve où l'on nous avait jetés, et où nous



Tourandocte veut vous faire assassiner. (Page 381, col. 1.)



Un éléphant artificiel vomit des baladins. (Page 379, col. 2.)

achevions notre misérable destinée. Ce triste et horrible spectacle excita sa compassion; il promit une récompense à ceux de ses soldats qui sauveraient quelque reste de la famille du kan vaincu. Plusieurs cavaliers

chinois, malgré la rapidité du fleuve, y entrèrent aussitôt et poussèrent leurs chevaux partout où ils voyaient flotter nos corps mourants. Leur secours ne fut utile qu'à moi seule; je respirais encore quand ils me por-

tèrent à terre. Le général prit grand soin de mes jours, comme si sa gloire en eût eu besoin, et que ma captivité eût donné un nouvel éclat à sa victoire. Il m'amena dans cette ville et me présenta au roi, après lui avoir rendu compte de sa conduite. Altoun-Kan me mit auprès de la princesse sa fille, qui est de deux ou trois années plus jeune que moi.

« Quoique je ne fusse pas encore sortie de l'enfance, je ne laissai pas de comprendre que j'étais devenue esclave, et que je devais avoir des sentiments conformes à mon infortune; ainsi j'étudiai le caractère de Tourandocte; je m'attachai à lui plaire, et je fis si bien, par ma complaisance et mes soins, que je gagnai son amitié. Depuis ce temps-là, je partage sa confiance avec une jeune personne d'une naissance illustre, que les malheurs de sa maison ont aussi réduite à l'esclavage.

« Pardonnez-moi, seigneur, poursuivit-elle, ce récit qui n'a rien de commun avec le sujet qui me conduit ici. J'ai cru devoir vous apprendre que je suis d'un sang illustre, pour vous faire prendre plus de confiance en moi; car le rapport important que j'ai à vous faire est tel, qu'une simple esclave pourrait trouver peu de créance dans votre esprit. Je ne sais même si, quoique fille de kan, je vous persuaderai; un prince qui aspire à la main de Tourandocte ajoutera-t-il foi à ce que je vais lui dire d'elle?

— Princesse, interrompit en cet endroit le fils de Timurtasch, ne me tenez pas davantage en suspens; apprenez-moi, de grâce, ce que vous avez à me dire de la princesse de la Chine.

— Seigneur, reprit la dame, Tourandocte, la barbare Tourandocte, a formé le dessein de vous faire assassiner. »

A ces paroles, Calaf, se renversant sur le sofa, demeura dans la situation d'un homme saisi d'étonnement et d'horreur. D. L. C.

(La fin au prochain numéro.)

L'ENVIEUX.

CONTE ARABE.

Dans une ville d'Orient assez considérable, deux hommes demeuraient porte à porte. L'un d'eux conçut contre son voisin, qui cependant cherchait à l'obliger en toute occasion, une envie si violente, que celui-ci

résolut de changer de demeure et de s'éloigner. C'est pourquoi il vendit sa maison avec le peu de bien qu'il avait; il se retira aux environs de la capitale du pays, et acheta un petit domaine à une demi-lieue de la ville. Il avait là une maison assez commode, un beau jardin et une cour suffisamment grande, dans laquelle était une citerne profonde dont on ne se servait plus.

Le bonhomme, ayant fait cette acquisition, prit l'habit de derviche pour mener une vie plus retirée, et fit faire plusieurs cellules dans la maison, où il établit en peu de temps une communauté assez nombreuse de derviches. Sa vertu le fit bientôt connaître et ne manqua pas de lui attirer une infinité de visiteurs, tant du peuple que des principaux de la ville. Enfin, chacun l'honorait et le chérissait extrêmement. On venait aussi de bien loin se recommander à ses prières, et tous ceux qui se retiraient d'auprès de lui publiaient les bénédictions qu'ils croyaient avoir reçues du ciel par son intermédiaire.

La grande réputation de ce personnage s'étant répandue dans la ville d'où il était sorti, l'envieux en eut un chagrin si vif qu'il abandonna sa maison et ses affaires, dans la résolution de l'aller perdre. Pour cet effet, il se rendit au nouveau couvent de derviches, dont le chef, cidevant son voisin, le reçut avec toutes les marques d'amitié imaginables. L'envieux lui dit qu'il était venu exprès pour lui communiquer une affaire importante, dont il ne pouvait l'entretenir qu'en particulier.

« Afin, ajouta-t-il, que personne ne nous entende, promenons-nous, je vous prie, dans votre

cour, et, puisque la nuit approche, commandez à vos derviches de se retirer dans leurs cellules. »

Le chef des derviches fit ce qu'il souhaitait.

Lorsque l'envieux se vit seul avec ce bon homme, il se mit à lui raconter ce qui lui plut, en marchant à côté de lui dans la cour, jusqu'à ce que se trouvant sur le bord de la citerne, il le poussa et le jeta dedans sans que personne fût témoin d'une si méchante action. Après ce coup horrible, il s'éloigna promptement, gagna la porte du couvent, d'où il sortit sans être vu, et retourna chez lui fort content de son voyage, et persuadé que l'objet de son envie n'était plus au monde. Mais il se trompait.

La vieille citerne était habitée par des fées et par des



La chasse aux cailles. (Page 379, col. 1.)

génies, qui se trouvèrent si à propos pour secourir le chef des derviches, qu'ils le reçurent et le retinrent jusqu'au bas, de manière qu'il ne se fit aucun mal. Il s'aperçut bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cette chute qui aurait dû lui faire perdre la vie; mais il ne voyait ni ne sentait rien. Néanmoins, il entendit bientôt une voix qui dit :

« Savez-vous qui est ce bonhomme à qui nous venons de rendre ce service? »

Et d'autres voix ayant répondu que non, la première reprit :

« Je vais vous le dire. Cet homme, par la plus grande charité du monde, a abandonné la ville où il demeurait et est venu s'établir en ce lieu, dans l'espérance de guérir un de ses voisins de l'envie qu'il avait contre lui. Il s'est attiré ici une estime si générale, que l'envieux, ne pouvant le souffrir, est venu dans le dessein de le faire périr, ce qu'il aurait exécuté sans le secours que nous lui avons prêté. La réputation de ce bonhomme est si grande, que le sultan, qui réside dans la ville voisine, doit venir demain le visiter pour recommander la princesse sa fille à ses prières »

Une autre voix demanda quel besoin la princesse avait des prières du derviche. A quoi la première reprit :

« Vous ne savez donc pas qu'elle est tourmentée et obsédée par le génie Maimoun, fils de Dimdim? Mais je sais bien comment ce bon chef des derviches pourrait la guérir : la chose est très-aisée, et je vais vous la dire. Il a dans son couvent un chat noir qui a au bout de la queue une tache blanche, environ de la grandeur d'une petite pièce de monnaie d'argent. Il n'a qu'à arracher sept brins de poil de cette tache blanche, les brûler et parfumer la tête de la princesse de leur fumée. A l'instant elle sera si bien guérie et si bien délivrée de Maimoun, fils de Dimdim, que jamais il ne s'avisera d'approcher d'elle. »

Le chef des derviches ne perdit pas un mot de cet entretien des fées et des génies, qui, après avoir dit ces paroles, gardèrent le silence pendant tout le reste de la nuit. Le lendemain, au commencement du jour, dès qu'il put distinguer les objets, comme la citerne était démolie en plusieurs endroits, il aperçut un trou par où il sortit sans peine.

Les derviches, qui le cherchaient, furent ravis de le revoir. Il leur raconta en peu de mots la méchanceté de l'hôte qu'il avait si bien reçu le jour précédent, et se retira dans sa cellule. Le chat noir dont il avait ouï parler la nuit dans l'entretien des fées et des génies, ne fut pas longtemps à venir lui faire des caresses à son ordinaire. Il lui arracha sept brins de poil de la tache blanche qu'il avait à la queue, et les mit à part pour s'en servir quand il en aurait besoin.

Il n'y avait pas longtemps que le soleil était levé lorsque le sultan, qui ne voulait rien négliger de ce qu'il croyait pouvoir apporter une prompte guérison à la princesse, arriva à la porte du couvent. Il ordonna à sa garde de s'y arrêter, et entra avec les principaux officiers qui l'accompagnaient. Les derviches le reçurent avec un profond respect.

Le sultan tira leur chef à l'écart.

« Saint homme, lui dit-il, vous savez peut-être déjà le sujet qui m'amène.

— Oui, sire, répondit modestement le derviche; c'est, si je ne me trompe, la maladie de la princesse qui m'attire cet honneur que je ne mérite pas.

— C'est cela même, répliqua le sultan. Vous me rendriez la vie si, comme je l'espère, vos prières obtenaient la guérison de ma fille.

— Sire, repartit le bonhomme, si Votre Majesté veut bien la faire venir ici, je me flatte, par l'aide et la faveur de Dieu, qu'elle retournera en parfaite santé. »

Le prince, transporté de joie, envoya chercher sur-le-champ sa fille, qui parut bientôt accompagnée d'une nombreuse suite et complètement voilée. Le chef des derviches fit tenir un réchaud au-dessus de la tête de la princesse, et il n'eut pas sitôt posé les sept brins de poil sur les charbons allumés qu'il avait fait apporter, que le génie Maimoun, fils de Dimdim, fit un grand cri sans que l'on vit rien, et laissa la princesse libre.

Elle porta d'abord la main au voile qui lui couvrait le visage et le leva pour voir où elle était.

« Où suis-je? s'écria-t-elle; qui m'a amenée ici? »

A ces paroles, le sultan ne put cacher l'excès de sa joie; il embrassa sa fille avec une extrême tendresse. Il baisa aussi la main du chef des derviches, et dit aux officiers qui l'accompagnaient :

« Dites-moi votre sentiment. Quelle récompense mérite celui qui a guéri ma fille? »

Ils répondirent tous qu'il méritait de l'épouser.

« C'est ce que j'avais dans la pensée, reprit le sultan, et je le fais mon gendre dès ce moment. »

Peu de temps après, le premier vizir mourut. Le sultan mit le derviche à sa place; et le sultan étant mort lui-même sans laisser de fils, son gendre fut déclaré et reconnu sultan d'un commun consentement.

Étant donc monté sur le trône de son beau-père, un jour qu'il était en marche et entouré de toute sa cour, il aperçut l'envieux parmi la foule du monde qui était sur son passage. Il fit approcher un des vizirs qui l'accompagnaient et lui dit tout bas :

« Allez et amenez-moi cet homme que voilà, et prenez bien garde de l'épouvanter. »

Le vizir obéit, et quand l'envieux fut en présence du sultan, le sultan lui dit :

« Mon ami, je suis ravi de vous voir. »

Alors, s'adressant à un officier :

« Qu'on lui compte, dit-il, tout à l'heure, mille pièces d'or de mon trésor. De plus, qu'on lui livre vingt charges de marchandises les plus précieuses de mes magasins, et qu'une garde suffisante le conduise et l'escorte jusque chez lui. »

Après avoir chargé l'officier de cette commission, il dit adieu à l'envieux et continua sa marche.

Voilà comment le bon derviche se vengea de son ennemi.

G.

VARIÉTÉS.

LES SIX PIÈCES D'OR.

ANECDOTE RÉCENTE.

Au voyage que l'Empereur a fait en 1856, dans les départements inondés, se rattache le trait suivant, qui vivra longtemps dans les souvenirs du village de Châteaueu-Sénéchal.

Avant d'arriver à la Flèche, l'Empereur s'était arrêté pour relayer dans ce village, et, mettant à profit le délai imposé à sa course, prenait quelques rafraîchissements sur la route même, en marchant pour se

reposer de la contrainte de la voiture. Les habitants du village étaient loin de se douter que l'Empereur se trouvât parmi ces trois ou quatre officiers simplement vêtus. Ils regardaient curieusement et se bornaient là. Parmi les spectateurs, l'Empereur remarque un vieillard courbé par l'âge et d'une apparence respectable ; il l'aborde :

« Vous paraissez bien âgé ? Est-ce que vous travaillez encore ? »

— Pas beaucoup, monsieur ; j'ai quatre-vingt-dix ans sonnés, et on ne peut plus guère travailler à cet âge.

— Comment vous nommez-vous, et quelle est votre profession ?

— On m'appelle le père Delahaye, et je suis cultivateur : mais comme je vous le disais, monsieur, je me fais vieux, et il serait temps de me reposer.

— Vous avez raison : à votre âge on a droit au repos. Tenez, voilà qui vous permettra de vous reposer un peu, dit Sa Majesté en donnant au père Delahaye quelques pièces d'or ; c'est l'Empereur qui vous les offre. »

A ces mots, le vieillard stupéfait arrache précipitamment le bonnet de laine qui était resté sur sa tête, et, redressant son corps voûté par le poids de près d'un siècle, il crie d'une voix encore assez ferme : « Vive l'Empereur ! »

L'incognito est rompu : mais les assistants ne sont pas revenus de leur surprise, que déjà l'Empereur est reparti comme un éclair ; et le père Delahaye croirait encore qu'il a rêvé, s'il n'avait dans la main six belles pièces d'or de quarante francs chacune. A.

LE CHIEN D'AUBRI DE MONTDIDIER.

Dans le moyen âge, un jeune homme, nommé Aubri de Montdidier, passant seul dans la forêt de Bondy, fut assassiné et enterré au pied d'un arbre. Son chien resta plusieurs jours sur sa fosse et ne la quitte que pressé par la faim. Il vient à Paris chez un intime ami du malheureux Aubri, et, par ses tristes hurlements, semble vouloir lui annoncer la perte qu'il avait faite. Après avoir mangé, il recommence ses cris, va à la porte, tourne la tête pour voir si on le suit, revient à cet ami de son maître et le tire par l'habit, comme pour le supplier de venir avec lui. La singularité de tous les mouvements de ce chien, sa venue sans son maître qu'il ne quittait jamais, l'étonnement qu'inspire la disparition soudaine d'Aubri, sans doute aussi l'impulsion de la divine Providence, qui ne permet pas que les crimes restent longtemps cachés, éveillèrent la sollicitude publique : on suivit ce chien. Dès qu'il fut au pied de l'arbre, il redoubla ses cris, en grattant la terre comme pour faire signe de chercher en cet endroit ; on y fouilla et on y trouva le corps du malheureux Aubri.

Quelque temps après, le chien aperçoit dans une rue de Paris un homme que tous les historiens nomment le chevalier Macaire ; il lui saute à la gorge, et l'on a bien de la peine à lui faire lâcher prise. Chaque fois qu'il le rencontre, il l'attaque et le poursuit avec la même fureur. L'acharnement de ce chien, qui n'en veut qu'à cet homme, commence à paraître extraordinaire ; on se rappelle plusieurs occasions où ce chevalier Macaire avait donné des preuves de sa haine

et de sa jalousie contre Aubri de Montdidier. Quelques autres circonstances augmentent les soupçons. Le roi, instruit de tous les discours qu'on tenait, ordonne qu'on lui amène ce chien.

On l'amène ; il paraît tranquille jusqu'au moment où il aperçoit Macaire au milieu d'une vingtaine d'autres courtisans ; alors il aboie et cherche à se jeter sur lui.

Dans ces temps-là, on ordonnait le combat entre l'accusateur et l'accusé, lorsque les preuves du crime n'étaient pas convaincantes : on nommait ces sortes de combats *jugement de Dieu*. Le roi, frappé de tous les indices qui se réunissaient contre Macaire, ordonna le duel entre ce chevalier et le chien qui semblait l'accuser. Le champ clos fut marqué dans l'île Saint-Louis, qui n'était alors qu'un terrain vague et inhabité. Macaire était armé d'un gros bâton ; le chien avait un tonneau percé pour sa retraite et ses relancements.

On le lâche ; aussitôt il court, tourne autour de son adversaire, évite ses coups, le menace tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le fatigue, et enfin s'élance, le saisit à la gorge, le renverse et l'oblige de faire l'aveu de son crime en présence du roi et de toute la cour.

X.

MORALE DE L'ENFANCE.

(SUITE.)

Souvent, par un bon mot, on cherche à faire rire ;
Mais qu'on songe à celui que le bon mot déchire :
C'est un grand ennemi que l'on s'est attiré ;
Et, pour être plaisant, on se voit abhorré.

Si l'on voit à quelqu'un des défauts de figure ;
Si le tic ridicule, augmentant ses défauts,
Joint ceux de l'habitude à ceux de la nature,
Plaignez-le : s'en moquer, c'est aggraver ses maux.

Il ne se faut jamais moquer des misérables ;
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Les autres, à leur tour, seront impitoyables,
Si vous n'avez été compatissant pour eux.

Jamais ne plaisantez ; mais si l'on vous plaisante,
Sachez, mes chers enfants, ne pas vous en fâcher ;
N'opposez que douceur à l'attaque piquante,
Et forcez le méchant à se la reprocher.

MOREL DE VINDE.

LE BOULEVARD DE SÉBASTOPOL.

Paris se transforme et s'embellit d'une manière vraiment incroyable.

A ses anciens boulevards on vient d'en ajouter d'autres non moins magnifiques.

Le plus remarquable est cette superbe voie qui commence à la gare du chemin de fer de Strasbourg et se termine à l'Observatoire.

Elle porte d'abord le nom de boulevard de Strasbourg sur une longueur de huit cent cinquante mètres, puis elle prend, sur une longueur de trois mille sept cents mètres, le nom de boulevard de Sébastopol. Elle a donc dans son entier une longueur de quatre mille cinq cent cinquante mètres, c'est-à-dire une lieue et un demi-quart de lieue.

Elle a trente mètres de large, dont quatorze pour la chaussée et huit pour chacun des trottoirs.

En suivant le boulevard de Sébastopol, on admire les beaux monuments qui le bordent ou qui y sont en perspective : le Conservatoire des arts et métiers, l'é-

glise de Saint-Leu, la tour Saint-Jacques, l'Hôtel-de-Ville, la fontaine des Palmes, les théâtres Lyrique et du Châtelet.

Après avoir traversé la Seine sur le pont au Change, on entre dans l'île de la Cité, on longe le palais de

Justice, le tribunal de Commerce, on aperçoit l'église de Notre-Dame, et on traverse l'autre bras de la Seine sur le pont Saint-Michel. Ces deux ponts viennent d'être reconstruits.

En continuant cet itinéraire sur la rive gauche du



Nouveau pont au Change, la préfecture de police et les théâtres du Châtelet et Lyrique.

fleuve, on voit la fontaine monumentale de Saint-Michel, le palais des Thermes, l'Odéon, la Sorbonne, le Panthéon, le palais du Luxembourg, dont on longe les beaux jardins, le Val-de-Grâce, et enfin l'Observatoire. Le plus beau point de vue qu'offre le boulevard Sé-

bastopol est celui dont nous donnons ici le dessin. A droite, on a les célèbres ruines du palais des Thermes et son jardin; à gauche, la maison vraiment monumentale que M. Hachette a fait élever à l'angle du boulevard de Sébastopol et du boulevard Saint-Germain;



Boulevard de Sébastopol (rive gauche).

au fond, au delà de la Seine, le toit aux arêtes dorées et la flèche aigüe de la Sainte-Chapelle, bâtie par saint Louis.

L'autre dessin présente un autre point de vue; le nouveau pont au Change en occupe le milieu. En sui-

vant la ligne d'arbres dans l'alignement de ce pont, on a d'un côté le théâtre du Châtelet, de l'autre le théâtre Lyrique; on voit aussi la nouvelle préfecture de police et les tours du palais de Justice.